

Défense occidentale

Autor(en): **Pergent, J.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **97 (1952)**

Heft 12

PDF erstellt am: **27.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-348518>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Défense occidentale

LA DÉFENSE IMMÉDIATE DE L'EUROPE

Pour la première fois depuis la fin de la guerre le cycle des grandes manœuvres automnales a été rouvert avec une certaine envergure. Il n'est pas inutile de rappeler qu'au point de vue de la défense immédiate de l'Occident, la condition en était l'organisation des grands commandements. Ceci est maintenant achevé pour l'ensemble de l'Europe ; le seul « trou » subsistant est le secteur yougoslave. Il tend d'ailleurs peu à peu à être comblé ; Tito ne vient-il pas en effet, en grande tenue de maréchal, d'être reçu sur un des puissants porte-avions américains de la Méditerranée ?

A rappeler encore quelques points au sujet de l'année 1952 : les manœuvres sont toujours à base nationale, c'est-à-dire que la fusion des différents éléments n'est pas suffisante, non pas quant aux divisions qui resteront définitivement nationales, mais en ce qui concerne les hauts états-majors et les services. Il n'est jusqu'à présent, semble-t-il, que le SHAPE qui puisse œuvrer d'une manière réellement « intégrée ». De plus, tout comme les premiers commandements ont d'abord été instaurés au Nord l'année dernière, cette année-ci les manœuvres y ont été également organisées en premier lieu. Est-ce une tendance des Anglo-Américains ? Il le semble. — Enfin, toujours durant cette année 1952, il est encore peu de divisions totalement formées, armées et entraînées, c'est-à-dire disponibles de J1 à J3, selon la formule adoptée. Mais ceci concerne surtout l'Europe du Centre.

« MAIN-BRACE » ET EUROPE-NORD

Les flottes anglaises et américaines sont beaucoup plus aptes à manœuvrer en commun. Elles n'ont d'ailleurs pas cessé de le faire depuis maintenant plus de dix ans et la démobilisation d'après-guerre ne les a pas touchées comme elle avait littéralement réduit à néant les forces terrestres.

Les manœuvres en question (dont la traduction finalement consacrée a été « Grande Vergue ») ont déjà été relatées, en faisant ressortir que, sur le plan des commandements, leur premier but a été le rodage de tous ceux qui s'échelonnent de l'Atlantique jusqu'au Cap Nord norvégien et de leurs multiples engrenages. Sur le plan stratégique leur déroulement apporta des vues plus précises. Leur aboutissement, en même temps la partie spectaculaire, fut le débarquement de « Marines » et de « commandos » sur la côté nord du Jutland. Ainsi exactement six grands commandements maritimes (Atlantique - Est-Atlantique - Manche - Home Fleet, et secondairement Forces navales de Nord et Centre-Europe) ont coopéré à ce résultat, tandis qu'un seul commandement terrestre (du Nord-Europe) était en cause et donnait l'alerte. De toute évidence, les transports et débarquements de renforts auraient pu être dix, vingt fois plus nombreux et eux-mêmes plus étoffés que le rôle des états-majors maritimes eût été sensiblement le même. Ce qui importe est l'efficacité de leur fonctionnement d'une part, et de l'autre la menace, sujet de graves préoccupations actuellement, des trois ou quatre cents sous-marins russes, dont la présence conditionne les thèmes de manœuvres. Un marin expliquerait la complexité infinie des opérations anti-sous-marines. Il faut se borner à remarquer que le point choisi du débarquement, les côtes danoises — ainsi que celles de la Norvège leur faisant face — est un des plus sensibles de la défense de l'Occident, c'est-à-dire le verrou de fermeture de la Baltique soviétique. S'il cède, la Manche est infestée.

Une autre évidence qui s'impose est le caractère foncièrement maritime des concepts anglo-américains. Aéro-maritime au premier chef puis, bien après, terrestre, sauf naturellement en ce qui concerne certains de ces points-clé. La manœuvre terrestre constitue un aboutissement, presque l'acte d'occupation du terrain conquis, la bataille navale décisive étant gagnée, ou assurée la maîtrise des mers. Les opérations de 1944-45, qui ont glissé au long des côtes du Nord, furent une préfiguration d'une évolution s'accéléralant actuellement. De plus en plus l'Europe aura militairement le caractère maritime. Dès maintenant les Aéro-navales peuvent aisément opérer jusqu'aux Carpathes, à leur alignement plus au nord et au Caucase. Les limites continentales de l'Europe reculent vers l'Est et reculeront encore davantage dans une dizaine d'années lorsque interviendra entièrement la série des super-porte-avions américains, sans parler de toute la gamme des engins et projectiles télé- et auto-commandés, que ceux-ci transporteront et actionneront.

Disons franchement que ce concept est contraire au vieil esprit militaire européen, qui a été prosaïquement continental, sans se douter qu'on pouvait être continental ou maritime. Toutes les nations militaires de l'Europe ont fini par sombrer devant les puissances maritimes par méconnaissance de l'importance des mers, mais en incriminant le destin. Ce concept s'apparente à ce que l'on dénomme aujourd'hui la défense périphérique, qui n'est au fait que le cadre maritime des futurs champs de bataille terrestres, tandis que les continentaux le considèrent en général à tort comme une défense éloignée. Et l'Européen est d'autant plus fermé à cette évolution à un stade plus élevé ou lointain, qu'au sien propre il devra toujours — paradoxalement — faire son métier de continental et défendre son sol.

CENTRE-EUROPE : « TENEZ BON » ET « EQUINOXE ».

Or, précisément, ces deux manœuvres se sont déroulées dans le cadre européen, la première cependant à proximité de la mer — les deux facteurs maritime et terrestre presque à parties égales. Elles mettaient en cause principalement la défense des pays du Benelux. Ceux-ci, étalés dans la grande plaine et à cheval sur les embouchures des fleuves, sont les victimes toutes désignées des invasions. En outre un élément politique y intervient, dont il a toujours fallu tenir compte lors de l'élaboration des plans de défense avant les précédentes guerres, c'est-à-dire ne pas abandonner purement et simplement à leur sort deux Nations constituées, tandis qu'on s'y résignerait peut-être moins difficilement pour une province d'un pays. Enfin dans cette région semi-maritime subsiste la hantise d'un « Dunkerque » — dont les lecteurs de la *Revue Militaire*, informés de première main, ont pu saisir tout le tragique destin.

Ces manœuvres « Hold fast », concernant le groupe nord du Centre-Europe et à direction britannique, ont réuni des éléments anglais et beneluxois. Le thème comportait la défense du Weser, c'est-à-dire la couverture du Benelux et indirectement aussi de l'Angleterre. Utilisant des fronts normaux de divisions, les Anglais ont voulu expérimenter la conception nouvelle des zones de défense. D'une manière assez vaine on a voulu opposer celle du « hérisson » allemande à celle des lignes de défense française. A vrai dire toutes deux paraissent aussi bien, si ce n'est entièrement périmées, du moins dépassées, que certainement inappropriées. En l'occurrence il s'agit d'une zone défensive limitée, servant surtout de réduit, lui-même mouvant, extensible et réductible, aux divisions blindées qui viendront s'y grouper avant de passer à la contre-manœuvre, puis s'y refaire et s'y reformer.

Cependant la valeur de telles zones dépend du choix

stratégique de leur emplacement, afin que l'adversaire soit obligé de ne pas les négliger, soit sur les flancs, soit en barrage même des directions probables de ses offensives. Au point de vue tactique des mises au point s'imposent également. Les Anglais s'y sont employés ; peut-être sera-t-on renseigné plus tard sur les expériences acquises. Ils recherchent aussi une dénomination pour ces zones. Un écrivain militaire français, traitant largement de la question, a fixé les termes de Zones d'appui de manœuvre. L'expression est fort explicite et éveille bien la conjugaison des deux facteurs, statique et dynamique. La tendance générale actuelle paraît être à l'autonomie assez accusée des corps blindés, mais seulement durant des actions courtes et violentes. Ainsi ces précieuses divisions ne doivent-elles pas être exposées inutilement entre temps. Or le premier enseignement connu de cette manœuvre exprimée par le chef du Centre-Europe, le maréchal Juin, est l'obligation de ramener celles-ci à l'arrière, vers des sortes de bases de départ en vue de leur action contre-offensive ultérieure. Toutefois l'espace dont on dispose (entre Weser et Rhin) est restreint.

Quant à la manœuvre « Equinoxe », elle a été effectuée par le groupe sud du même Centre-Europe. Elle a donc revêtu un aspect beaucoup plus continental, en ce sens qu'elle s'est déroulée dans la région du Sud-Ouest allemand (Karlsruhe-Baden), ne touchant en rien à la mer et située à la partie médiane de l'Europe — soit aussi typiquement continental que cela demeure possible malgré l'extension de l'influence maritime. Cette manœuvre, à double action, a mis aux prises deux corps d'armées composés chacun d'une division française et d'une division américaine, outre de nombreux autres éléments et l'aviation ; au total près de 100 000 hommes et 20 000 véhicules (chars compris), plus de 500 avions et des vedettes de la Marine (Rhin).

De plus, de chaque côté fonctionnait un commandement d'armée, dont l'aviation était représentée ; puis étaient encore supposés des corps d'armée voisins.

Le thème de la manœuvre, fort intéressant, a admis une situation tout à fait vraisemblable, bien que, il est vrai, toute éventuelle : le parti vert (couleur reposante...) attaque en direction générale de Nuremberg à Nancy. Sa progression est générale. Disposant de la maîtrise de l'air et d'une supériorité numérique très nette, une action de chars combinée avec un débarquement aéro-porté le met sur le Rhin à Karlsruhe, où il conquiert une petite tête de pont à l'ouest du fleuve. Sur toute la ligne le parti bleu opposé opère par actions retardatrices. Au second jour Vert tente d'agrandir sa tête de pont.

L'aviation d'armée bleue reprend l'ascendant et bombarde également les arrières adverses. Sabotages, espionnage et coups de main de part et d'autre. Enfin au troisième et dernier jour, Bleu lance une puissante contre-attaque de blindés pour détruire la tête de pont.

Dans l'état actuel du réarmement occidental, il semble bien qu'on ait là la figuration des possibilités de la défense : actions retardatrices, soit par grandes unités resserrées (expérimenté au groupe nord du Centre-Europe), soit celles-ci opérant sur de larges fronts (groupe sud). Regroupant à l'abri d'une défense ou derrière un obstacle comme le Rhin ; puis contre-attaques vigoureuses des corps blindés, réservés et ménagés jusque-là. De toutes manières il ne saurait être question de « tenir un front » de la mer aux Alpes. Néanmoins, bien que l'on ne soit encore qu'au stade initial d'une défense, il apparaît déjà que les moyens existants permettent d'engager des actions et non pas de poursuivre des replis successifs.

Il apparaît aussi que la défense immédiate de l'Europe dispose de deux groupements de forces se situant chacun dans un des deux compartiments géographiques de l'Allemagne occidentale, dessinant une sorte de grand X : l'un face au Weser-moyen (axé probablement sur Munster) et l'autre sur les avancées du Rhin supérieur dans la région bavaroise.

Or les deux compartiments en question sont départagés par l'étranglement du Haut-Weser au Rhin de Mayence

(160 km.) du fait du saillant soviétique en Thuringe. Là réside certainement la menace la plus précise. Sans vouloir tirer des conclusions trop nettes de ces manœuvres, organisées de manière à limiter les déplacements des grandes unités, il semble encore, toujours à ce stade initial de la défense, que les Occidentaux doivent se borner à résister sur les flancs d'une éventuelle poussée soviétique centrale ; ce serait la seule manière de la contenir, ou de le tenter. Quoi qu'il en soit, un meilleur étoffement de la défense s'impose. Pour le moment, à cette partie centrale n'ont eu lieu que des manœuvres de la Police allemande, la valeur de cinq petits bataillons, armés en unités semi-combattantes. Cette zone centrale sera-t-elle peut-être celle assignée aux éventuelles forces allemandes ?

J. PERGENT
